‘BIEN ENTENDU’ VS ‘NATURELLEMENT’: DEUX FAÇONS DE DÉSUBJECTIVISER LE DIRE

ELENA VLADIMIRSKA

Université de Lettonie

RÉSUMÉ

Notre étude porte sur la façon dont les Mots du discours (MD) participent à la construction de l’altérité discursive. Selon notre approche, le MD construit pour une assertion un garant ayant sa sémantique propre qui relève de la sémantique de l’élément lexical constituant la base du MD. *Naturellement* et *bien entendu* construisent ainsi une valeur référentielle qui “déresponsabilise” l’énonciateur en tant que garant de son dire. Cette désobjectivation s’effectue dans chacun des cas analysés d’une façon différente, déterminée par l’identité sémantique du MD. Dans le présent article nous analysons la façon dont ces MD construisent un engagement modulé de l’énonciateur dans son dire ainsi que le rôle du garant, convoqué par la sémantique du MD, dans la “déresponsabilisation” de l’énonciateur en tant que garant de son propre dire.

ABSTRACT

Our study focuses on how discourse markers (DM) participate in the construction of discursive alterity. In our approach, the DM builds, for an assertion, a guarantor with its own semantics, which is the semantics of the lexical element constituting the basis of DM. *Naturellement* and *bien entendu* build a referential value which “disempowers” the speaker as a guarantor of his words. This desubjectivation is realized differently in each case analyzed, and is determined by the semantic identity of the DM. In this article we analyze how the DM builds modulated commitments of the speaker in his role as the guarantor, convened by the semantics of the DM in the disresponsibilization of the speaker as a guarantor of his own words.

MOTS CLÉS

Mot du discours, sémantique, altérité intersubjective, énonciateur, coénonciateur, garant du dire.

[1] INTRODUCTION

Le présent article s'inscrit dans le cadre d'une recherche sur les Mots du discours ayant pour but de donner une description sémantique et fonctionnelle de ces unités linguistiques que nous considérons comme une classe d'unités de la langue à part entière¹. Dans cette perspective, le propre des MD consiste à spécifier dans quelle mesure et à quel titre l'énoncé *p* qui constitue la portée du MD rend compte de l'état de choses (événement) *R*.

Plus précisément, notre étude porte sur la façon dont les Mots du discours, généralement considérés comme des marqueurs de modulation de l'assertion, participent à la construction de l'altérité discursive. Selon notre approche, le MD construit pour une assertion un garant ayant sa sémantique propre qui relève de la sémantique de l'élément lexical constituant la base du MD (*vrai* pour *vraiment*, *naturel* pour *naturellement*, *visible* pour *visiblement*, etc.). Nous allons analyser la façon dont les MD construisent un engagement modulé de l'énonciateur dans son dire ainsi que le rôle du garant, convoqué par la sémantique du MD, dans la "dé-responsabilisation" de l'énonciateur en tant que garant de son propre dire.

Dans le cadre de cette approche nous allons étudier ici deux MD souvent considérés comme des synonymes : *bien entendu* et *naturellement*. Notre objectif consiste à décrire, à travers l'analyse des exemples, la façon bien particulière dont chacun d'eux construit le garant de l'assertion. Par ailleurs, nous essayerons de voir s'il existe des contextes dans lesquels la commutation de ces deux MD est impossible ou difficile, et si tel est le cas, de quel ordre de contrainte il s'agit.

Prenons une première série d'exemples :

- (1) a. La mondialisation est inéluctable, mais naturellement nous allons en maîtriser les effets. (J. Chirac)
- b. La mondialisation est inéluctable, mais bien entendu nous allons en maîtriser les effets.
- c. La mondialisation est inéluctable, mais nous allons en maîtriser les effets.

Dans (1b) nous avons modifié l'énoncé original (1a) tiré d'un discours de J. Chirac en remplaçant *naturellement* par *bien entendu*. Dans (1c) nous avons supprimé le mot du discours.

L'assertion *p* sans marqueur discursif dans (1c) *mais nous allons en maîtriser les effets* paraît affaiblie d'un point de vue argumentatif : dire que la *mondialisation est inéluctable* revient à révéler le caractère fatal et hors contrôle subjectif du phénomène en question. *Nous allons en maîtriser les effets* est donc en relation contradictoire avec le contexte gauche : dans la mesure où un phénomène est hors

1. Le présent article s'inscrit dans le cadre de l'approche élaborée au LLF (Université Paris 7)-CNRS au cours du travail sur les Mots du discours (Directeur du projet – Denis Paillard) ; Franckel & Paillard (2001).

contrôle, la maîtrise de ses effets se révèle *a priori* problématique, d’où la nécessité de construire un point d’appui, un pôle qui se porterait garant de l’assertion la stabilisant en tant que la valeur p sélectionnée.

Dans (1a) et (1b) *naturellement* et *bien entendu* effectuent, chacun à sa façon propre, un renforcement de l’assertion p (*nous allons en maîtriser les effets*) par le biais de sa déssubjectivisation, ce qui a pour effet de désamorcer l’altérité intersubjective « énonciateur / co-énonciateur ». Cependant, le degré du désinvestissement de l’énonciateur en tant que garant de son dire dans ces deux cas est différent, et si dans (1b) son engagement est sensible (*mais bien entendu nous allons en maîtriser les effets*), dans (1a) ce n’est plus le cas (*mais naturellement nous allons en maîtriser les effets*).

Prenons une seconde série d’exemples :

- (2) a. Si cela pouvait te consoler, souffla-t-il entre haut et bas, je te dirais bien quelque chose que tu ne sais probablement pas, que personne ici ne sait, à part maman, bien entendu. (G. Duhamel).
- b. Si cela pouvait te consoler, souffla-t-il entre haut et bas, je te dirais bien quelque chose que tu ne sais probablement pas, que personne ici ne sait, à part maman, naturellement.
- c. Si cela pouvait te consoler, souffla-t-il entre haut et bas, je te dirais bien quelque chose que tu ne sais probablement pas, que personne ici ne sait, à part maman.

L’énoncé p (*à part maman*) opérant une restriction par rapport à l’énoncé q (personne ici ne sait) obtient, grâce aux MD, un caractère d’évidence (2a), (2b) ; l’information qu’il véhicule n’est pas perçue comme quelque chose de nouveau, inconnu de l’autre, mais comme une sorte de redondance explicitant ce qui était déjà, d’une certaine manière, présent dans l’esprit de l’autre. Lorsqu’on enlève le MD (2c), l’énoncé p perd ce caractère d’“*allant de soi*” : il apporte désormais une nouvelle information ou une précision au premier énoncé. Par ailleurs, sans MD l’énoncé a un caractère peu naturel, comme s’il lui manquait quelque chose, comme si la restriction *à part maman* nécessitait une justification ou une explication supplémentaire.

Dans (2a) et (2b) *bien entendu* et *naturellement* stabilisent p (*à part maman*) en écartant la valeur p’ qui pourrait être suggérée par le contexte gauche (p’ : *personne, y compris maman*). Néanmoins, avec *bien entendu*, la restriction qu’opère p par rapport à q (*personne ici ne sait*) se réfère à une sorte de *bon entendement* qui aurait un mode de présence dans le contexte gauche, à un espace de représentation partagée qui implique aussi bien le coénonciateur que l’énonciateur. Avec *bien entendu* p est construit comme provenant de la nécessité de lever le malentendu que peut provoquer q (à savoir que maman fait partie de ceux qui ne savent pas). Autrement dit, tout se passe comme si la bonne représentation de q incluait déjà

la valeur de *p*, ce qui peut être glosé comme ceci : la représentation que déclenche *q* (*personne ici ne sait*), et que l'énonciateur et le coénonciateur partagent *a priori*, ne laisse qu'une seule façon de l'entendre, à savoir *personne à part maman*.

Dans le cas de *naturellement*, le désinvestissement de l'énonciateur est beaucoup plus important : c'est *le naturel* qui détermine et stabilise *p*, c'est *l'ordre naturel du monde* qui en est le garant, en le mettant en dehors de toute altérité discursive et intersubjective. Ce n'est donc pas un *bon entendement* (au sens large) relevant de la complicité intersubjective qui est le garant de *p*, mais l'ordre des choses qui préexiste à tout dire et donc à toute problématique intersubjective : *il est impossible que maman ne sache pas* parce que c'est dans la nature/l'ordre des choses qu'elle sache, parce que cela ne peut pas se passer autrement.

[2] LE 'NATUREL' ET 'NATURELLEMENT'²

Dans notre analyse nous allons donc partir de la thèse qui consiste à dire que la sémantique de l'élément lexical constituant la base du MD détermine la façon dont celui-ci spécifie le dire et ainsi intervient dans la construction de la valeur référentielle de l'énoncé. Le MD *naturellement* renvoie donc à la sémantique du *naturel*, relève de l'ordre *naturel* des choses préexistant et extérieur à toute subjectivité. Le dire se trouve donc subordonné à cet ordre *naturel* des choses conçu comme un ordre extérieur à l'homme, qui a ses propres principes d'organisation, hors de toute intervention humaine. Par conséquent, l'événement *R* dont la proposition *p* rend compte perd, grâce à *naturellement*, son caractère ponctuel d'événement actualisé quelconque, mais se présente comme relevant d'une forme de permanence atemporelle, voire d'une fatalité. Autrement dit, *naturellement* ramène un événement ponctuel à un non-événement, le *désactualise*, *p* n'apporte rien que d'attendu et d'intrinsèque aux choses, à leur cours naturel. Puisqu'il s'agit de l'ordre *naturel* préexistant et extérieur à toute subjectivité, *naturellement* permet d'effacer l'énonciateur en tant que garant de l'assertion et par ceci, de déssubjectiviser le dire.

- (3) Elle agita la main et sourit. Nous la regardâmes traverser la rue.
 - Bonjour, dit-elle. Comme je suis contente que vous soyez là, Jake. Je voulais justement vous parler. - Hello, Frances, dit Cohn, avec un sourire.
 - Oh, hello, Robert. Tiens, tu es là ? (Elle continua, parlant rapidement :) J'ai passé une de ces matinées ! Ce numéro (de la tête elle désigna Cohn) n'est pas rentré déjeuner.
 - Je n'étais pas supposé rentrer.
 - Oh, je sais. Mais tu n'en avais rien dit à la cuisinière. En outre, j'avais

2. Nous n'abordons pas ici le problème du statut catégoriel de *naturellement* qui peut être aussi bien un Adverbe (ex. : Les cheveux naturellement bouclés) qu'un Mot du discours. Pour une analyse plus détaillée voir (Vladimirska 2008, 3-7).

moi-même un rendez-vous et Paula n’était pas à son bureau. Je suis allée l’attendre au Ritz. Elle n’est pas venue, et naturellement, je n’avais pas assez d’argent pour déjeuner au Ritz...

- Qu’avez-vous fait ?

- Eh, je suis partie, naturellement. (Elle parlait avec une sorte de gaieté feinte.) Je vais toujours à mes rendez-vous, bien que personne ne le fasse de nos jours. (E. Hemingway)

Dans l’exemple (3), la première occurrence de *naturellement* en position initiale (*Elle n’est pas venue, et naturellement, je n’avais pas assez d’argent pour déjeuner au Ritz...*) spécifie p (*je n’avais pas assez d’argent pour déjeuner au Ritz...*) comme un état permanent, un événement désactualisé : *c’est dans l’ordre naturel des choses que je n’avais pas d’argent, c’est toujours comme ça que ça se passe et cette fois-ci n’a pas fait exception à la règle, c’est intrinsèque à ma nature-même*. L’énoncé p n’a donc pas pour objectif de rendre compte d’un événement singulier actualisé mais de *rappeler* un état de choses préexistant et à caractère atemporel. *Naturellement* permet ainsi d’écarter toute valeur autre que p, le coénonciateur n’étant pas censé supposer que l’énonciatrice pouvait avoir l’argent : l’ordre *naturel* des choses est universel et on n’y échappe guère. *Naturellement* attribue donc à p le statut hors toute altérité intersubjective.

La seconde occurrence de *naturellement* de l’exemple (3) (Eh, je suis partie, naturellement), présente la même opération de désactualisation de l’événement rapporté par p, mais cette fois-ci, c’est l’enchaînement des faits qui est spécifié comme relevant de l’ordre *naturel*, incontournable des choses : *je n’avais pas d’argent donc je suis partie, je ne pouvais pas faire autrement*. *Naturellement* “dérresponsabilise” l’énonciatrice au sens où *partir* n’était pas sa décision à elle mais une suite logique, *naturelle* du fait de ne pas avoir l’argent. En position postposée, *naturellement* opère ici une sorte de disqualification de la question q : *Qu’avez-vous fait ?* Le caractère de l’évidence que p acquiert par le biais de *naturellement* revient à révéler la redondance de l’information qu’il véhicule dans la mesure où tout est déjà connu d’avance.

L’exemple (4) présente un cas analogue de disqualification de la question par *naturellement* postposé :

(4) Un carabinier à tricorne et à baudrier en cuir jaune s’approcha.

- Qu’est-ce qu’il y a là-dedans ? Il montrait l’étui.

Je l’ouvris et le lui montrai. Il demanda à voir nos permis de pêche et je les sortis. Il regarda la date et nous fit signe de partir.

- Nous sommes en règle ? demandai-je.

- Oui. Naturellement. (E. Hemingway)

On peut gloser de la façon suivante : *je vous fais signe de partir car vos papier sont en*

règle ; la question que vous posez est donc déplacée parce que l'enchaînement logique entre "être en règle" et "pouvoir partir" présente un ordre préétabli, préexistant à la situation donnée ; vous laisser partir n'est pas ma décision, mais relève de l'ordre auquel on obéit tous, et sur lequel il n'y a pas de prise subjective.

Il est à noter que dans l'exemple (4) ci-dessus il est possible de remplacer *naturellement* par *bien entendu*, sans que p perde son caractère d'évidence. Or, la glose sera différente : *je vous fais signe de partir ce qui veut dire que vous êtes en règle ; "vous êtes en règle" est donc la bonne façon d'interpréter mon signe.* En ce qui concerne l'exemple (3), la commutation, bien que possible, semble pourtant moins évidente :

- (3a) Oh, je sais. Mais tu n'en avais rien dit à la cuisinière. En outre, j'avais moi-même un rendez-vous et Paula n'était pas à son bureau. Je suis allée l'attendre au Ritz. Elle n'est pas venue, et bien entendu, je n'avais pas assez d'argent pour déjeuner au Ritz...

Rien dans le contexte gauche (*Je suis allée l'attendre au Ritz. Elle n'est pas venue*) ne semble suggérer un *bon entendement* de p (*je n'avais pas assez d'argent pour déjeuner au Ritz...*) ni donner lieu à un recours à une complicité intersubjective ; q ne se prête pas à un *malentendu* et p n'est donc pas là pour le lever.

Ainsi, *naturellement* antéposé spécifie p comme relevant d'un ordre des choses donné comme étant extérieur à la volonté de l'homme et donc prédéterminé, *a priori* inéluctable. Rien dans le contexte ne justifie cette fatalité : non seulement q n'amène pas nécessairement à p, mais p entre souvent en rapport contradictoire avec q, sans compter les cas où il n'y a aucun rapport causal entre q et p. Ladite fatalité est donc due uniquement à ce garant spécifique, lequel, faisant appel à ce qui est extradiscursif, à ce qui nous dépasse, construit la position du coénonciateur concerné (dans la mesure où les lois *naturelles* concernent tout le monde) et écarte la possibilité de p'.

Naturellement postposé est censé valider, *a posteriori*, et en référence à l'ordre *naturel*, le rapport causal entre q et p. P acquiert par conséquent un caractère d'évidence, et est perçu comme une sorte de redondance.

Analysons quelques exemples : (5) et (6) présentent le cas de *naturellement* antéposé, (7) et (8), celui de *naturellement* en position finale.

- (5) "Ah ! Ils peuvent être sûrs que je le leur renverrai demain, leur portrait !"
"me disais-je, agacé, en songeant à mon frère et à ma belle-mère. *Naturellement*, je n'en ai rien fait et je ne le regrette pas. Maintenant le calme m'est revenu et je trouve que cette peinture ne fait pas mal chez moi. (P. Leautaud)
- (6) La certitude de son infortune lui était brusquement apparue, un jour qu'elle se regardait dans la glace : ç' avait été un coup de foudre. *Naturellement*,

elle s'exagérait encore le mal, elle voyait son nez dix fois plus gros qu'il n'était ; il lui semblait occuper tout le visage ; elle n'osait plus se montrer,...
(R. Rolland)

- (7) Elle est à votre service. Skouratov la haine ? Encore une idée. Ce qui n'est pas une idée, c'est le meurtre. Et ses conséquences, naturellement. Je veux dire le repentir et le châtement. Là, nous sommes au centre. C'est pour cela d' ailleurs que je me suis fait policier. Pour être au centre des choses. (A. Camus)
- (8) « Donne - m'en aussi un brin, Muller. » Et Muller me dit : « Vois, il en reste juste trois brins : un pour toi, que voici ; un pour le capitaine Gélinet ; et un pour moi, naturellement. » Je regagnais notre peloton, par la route des éparges, lorsque, sur la chaussée, j'ai aperçu un groupe de trois ou quatre hommes qui discutaient avec des gestes (M. Genevoix)

Dans les exemples (5) et (6) *naturellement* en position initiale stabilise p à titre de l'ordre naturel des choses. Dans l'exemple (6), q et p ont des orientations discursives opposées : la décision d'envoyer le portrait, explicitée par q, et le renoncement à l'acte, explicité par p. *Naturellement*, par le recours au naturel, construit pour p un garant rendant inutile toute justification subjective : je n'ai pas envoyé le portrait parce que cela n'était pas dans l'ordre naturel des choses, je ne pouvais pas l'envoyer, cela n'était pas une décision subjective, ponctuelle, cela n'était pas un événement, mais relevait de ma nature dans sa permanence.

Dans l'exemple (6) entre q (se trouver laide dans la glace) et p (exagérer sa laideur) il n'y a pas de rapport causal ni contradictoire. *Naturellement* donne à p le caractère de la fatalité, de l'incontournable sans rapport évident avec le contexte discursif : c'est dans la nature humaine (féminine) d'exagérer les défauts physiques, d'être terrifié par ses imperfections ; ce n'est pas un cas isolé, cela ne relève pas de la subjectivité et ne demande donc pas à être justifié ni expliqué davantage : c'est toujours comme ça que ça se passe et il n'y peut y avoir d'alternative (p').

Dans les exemples (7) et (8), *naturellement* postposé spécifie p comme étant une conséquence prédéterminée, inévitable de q. Contrairement à *naturellement* préposé où q n'est pas pris en compte, c'est l'enchaînement causal entre q et p qui est validé par *naturellement* postposé comme relevant de l'ordre naturel, hors toute subjectivité. Lorsqu'il s'agit d'un meurtre (exemple 7), il est naturel qu'il s'agisse également de ses conséquences, l'un appelle *naturellement* l'autre : p est donc hors altérité. S'il en reste juste trois brins pour trois personnes (exemple 8), le troisième brin ne peut être que pour cette troisième personne. On retrouve donc ici le procédé analogue à celui de l'exemple (4) et de la deuxième occurrence de *naturellement* de l'exemple (3).

Le fait que p soit contextuellement lié à q explique la facilité de commutation entre *naturellement* en position finale et *bien entendu* dont la sémantique, contrai-

rement à *naturellement*, relève entièrement du discursif.

[3] ‘BIEN ENTENDRE’ ET ‘BIEN ENTENDU’

Si *naturellement* convoque le naturel en tant que garant de l’assertion, *bien entendu* se réfère à un *bon entendement*. Prenons pour le point de départ le cas où *bien entendu* n’est pas un Mot du discours : *bien* est un adverbe et *entendu* un participe passé :

- (9) Puis, sans transition, Hubert dit, presque bas : -j’ allais vous proposer une sorte de traité secret, demoiselle qui n’aimez personne. Car il doit être bien entendu que vous n’aimez personne. -c’ est vrai, je n’aime personne, parce que j’aime tout le monde. Je pensais même à me faire inscrire au club des indifférents. (G. Duhamel)
- (10) Considérant le processus historique où il est bien entendu que la vérité ne se montre que pour rire sous cape, jamais saisie, je me prononce du moins pour cette minorité sans cesse renouvelable et agissant comme levier : ... (A. Breton)

Entendre (du lat. *intendere*) renvoie à *percevoir*, *saisir par intelligence* ou *percevoir par le sens de l’ouïe*. La perception d’un événement déclenche chez le sujet qui le perçoit une représentation interne qui s’impose à lui³. Dans *entendre*, l’événement sonore et la représentation mentale sont deux composantes sémantiques inséparables. Dans ses emplois il peut y avoir une focalisation sur l’une de ces composantes mais aucune d’elles n’est jamais complètement éliminée. Pour *bien entendu*, la composante de la perception auditive étant gommée, il s’agit donc de la représentation qui s’impose à *tous ceux qui entendent* et sur son caractère nécessaire : il suffit d’entendre pour accéder à la *bonne représentation mentale* de ce qu’on entend.

De cette dualité sémantique de *entendre* relève l’ambiguïté de la valeur de *bien* associée à *entendu*. De manière générale, la valeur de *bien* relève du calcul d’une certaine forme d’altérité p/p’ qui peut être construite de deux façons⁴. La première relève d’une valuation - bien porte sur une propriété en l’évaluant par rapport à un étalon (ex. bien long) ou en l’opposant à *mal* au sens de *tout à fait*, *vraiment*, *comme il convient*, (ex. : *bien cuit*)⁵. La seconde valeur est celle de la validation : bien porte sur une relation prédicative confirmant que celle-ci est le cas, et peut être glosé comme *effectivement* (*Il est bien dans le tiroir*).

Une fois associé au verbe *entendre* avec sa sémantique double, ces deux valeurs de bien ne vont pas l’une sans l’autre : avec *bien* on valide/confirme l’acte de percevoir en qualifiant du même coup la représentation déclenchée comme étant la

3. Franckel & Lebaud (1990).

4. Culioli (1990, 157-168) ; Péroz (1992).

5. Culioli (1990, 157).

bonne représentation (*bien* est ici opposé à *mal*), s’imposant nécessairement à ceux qui entendent ⁶.

Ce caractère nécessaire de la *bonne* représentation qui se déclenche dès qu’on *entend* (*perçoit*) un événement sonore se révèle également dans le fait que l’énoncé *j’ai mal entendu* ne signifie pas *j’ai mal compris*, mais renvoie à un manque d’ordre auditif. Un *malentendu*, en revanche, ne renvoie jamais à un raté auditif ni d’ailleurs à une représentation déclenchée par le dire à proprement parler : la problématique sera ici déplacée de la représentation mentale primaire vers le champ interprétatif, avec un enjeu intersubjectif. C’est au *malentendu* que va s’articuler la sémantique propre de *bien entendu* MD qui spécifie la proposition *p* qui est sa portée comme étant *une bonne représentation qui s’impose à tous ceux qui entendent et qui, sur le plan intersubjectif, ne laisse aucune place au malentendu*.

Plus précisément, *bien entendu* construit une position de l’énonciateur bien particulière : d’une part, il y a l’énonciateur qui est auteur de son dire et donc déclencheur d’une représentation de *R* (l’état de choses, l’événement) chez le coénonciateur *qui entend* ; d’autre part, il y a l’énonciateur *entendant* son propre dire et partageant avec le coénonciateur l’espace de la représentation de *R* déclenchée par le dire. Il ne s’agit donc plus d’une position subjective de l’énonciateur qui se porte garant de son dire, mais d’une position complexe qui peut être définie comme *tout S* (*Sx*). La position de l’énonciateur est ainsi désubjectivée, *bien entendu* spécifiant *p* comme relevant d’une sorte d’entendement partagé par tous, d’une représentation qui ne peut être que commune et donc *bonne* a priori. Par conséquent, toute valeur autre que *p* se trouve hors jeu.

Contrairement à *naturellement*, la problématique de *bien entendu* est de l’ordre du discursif et se joue dans l’espace du *dit* et de l’*entendu*. *Bien entendu* fait de sorte que *p* soit nécessairement articulé au contexte gauche, au dire antérieur qui est considéré comme pouvant donner lieu à un *malentendu* (*p*). C’est justement ce malentendu possible que *bien entendu* élimine par la construction de l’espace de complicité intersubjective *Sx* comme un lieu sans altérité.

Cette orientation en même temps discursive et intersubjective explique le fonctionnement de *bien entendu* en tant que marqueur de la concession (position préposée) et de la rectification (position postposée).

- (11) Mais d’ une part, ce n’est pas ma faute si on a enterré maman hier au lieu d’aujourd’hui et d’autre part, j’aurais eu mon samedi et mon dimanche de toute façon. Bien entendu, cela ne m’empêche pas de comprendre tout de même mon patron. J’ai eu de la peine à me lever parce que j’étais fatigué de ma journée d’ hier. (A. Camus)
- (12) Vous êtes seulement les premières personnes que je rencontre depuis

6. Il est à noter que *bien* perd cette ambigüité lorsqu’il est associé à un verbe sans dualité sémantique, comme par exemple dans l’énoncé : *J’ai bien reçu votre envoi* (valeur de validation).

mon retour et il est naturel que je sente d'abord avec vous les difficultés qui m'attendent. Bien entendu, tout vient de moi, je suis encore dépaycé.
(A. Camus)

En avançant les arguments en sa faveur, l'énonciateur tient compte de la présence d'un autre point de vue *a priori* contradictoire au sien. Pour l'énonciateur, l'enjeu consiste à *en tirer soi-même avantage pour prévenir les incidents inutiles par lesquelles on pourrait l'arrêter*⁷. Il s'agit donc d'une forme de concession que bien entendu construit à sa manière, conformément à son identité sémantique.

Bien entendu construit la position Sx, incluant tout S qui entend, et étant un lieu de complicité intersubjective : le coénonciateur qui est *a priori* la position de l'altérité est désormais celle d'un complice, d'un égal qui entend les choses de la même façon que l'énonciateur, à savoir de la *bonne façon*. *Bien entendu* p peut ainsi être glosé comme ceci : *Je suis conscient que mon dire q est insuffisant mais je suis également conscient que vous et moi (tout S) on ne l'entend pas autrement que p, que mon dire déclenche chez vous les mêmes représentations que les miennes*.

Ainsi, dans l'exemple (11), *bien entendu* bloque la possibilité d'accuser l'énonciateur d'être partiel : *ce que je dis, je le dis tout en tenant compte de ce que mon patron a ses raisons de ne pas être content ; ses raisons ne m'échappent pas, comme elles ne vous échappent pas à vous, et puisque vous et moi on a le même entendement sur le sujet il ne peut en résulter aucun malentendu*.

L'exemple (12) peut être glosé comme ceci : dire qu'*il est naturel que je sente d'abord avec vous les difficultés qui m'attendent* ne revient pas à vous en rendre responsable (p') : *tout vient de moi*, mais compte tenu de notre entendement que je postule *a priori*, il n'y a pas de doute que c'est ainsi et pas autrement que vous entendez mes propos.

Bien entendu en position finale communique à l'énoncé p la valeur rectificative.

- (13) J'aime beaucoup les oiseaux. Une fois, j'ai acheté, en Chine, un coq de bruyère qui chantait exactement toutes les heures, même la nuit, bien entendu. Et il était mieux réglé que le meilleur des chronomètres. Dame, je l'avais payé cher. Ce sont des pays où les hommes savent encore ce que c'est que le mystère de la vie. (G. Duhamel)
- (14) Le serrurier n'est guère ennemi du progrès. La preuve : son adaptation au machinisme et aux procédés nouveaux, sauf de rares exceptions, bien entendu. (F. Fillon)

Dans les exemples (13) et (14) *bien entendu* communique à p le caractère d'évidence : *il va de soi* que q *bien entendu* inclut déjà la valeur de p. Ce que soustrait ou ajoute p est de l'ordre du strictement nécessaire.

7. Encyclopédie de Diderot, 1753, dans Morel (1996, 158).

Ainsi, dans l'exemple (13) la bonne façon d'entendre q : *chantait exactement toutes les heures, est même la nuit* (p). L'assertion *Le serrurier n'est guère ennemi du progrès* (exemple 14) ne peut être admise que compte tenu des *rare exceptions*. Ce qui signifie que p n'est pas une façon d'améliorer, ni même de rendre p plus précis, mais ce sans quoi q serait mal entendu.

Bien entendu ne rectifie donc pas ce que l'on vient de dire en tant que tel - on lève un *malentendu* que le dire antérieur pourrait susciter. La rectification ne touche pas au contenu de la proposition et n'affecte que ce qui pourrait en résulter comme mauvaise compréhension et mal entendement.

[4] CONCLUSION

Naturellement et *bien entendu* construisent une valeur référentielle qui “déresponsabilise” l'énonciateur en tant que garant de son dire. Cette déssubjectivisation s'effectue dans chacun des cas analysés d'une façon différente, déterminée par l'identité sémantique du MD.

Dans le cas de *naturellement*, la déssubjectivisation du dire s'effectue par un recours à un garant de nature extradiscursive et par l'effacement de l'enjeu intersubjectif. p est mis hors altérité parce que l'événement R dont il rend compte est désactualisé car inscrit dans l'ordre *naturel* du monde extérieur au discursif.

Dans le cas de *bien entendu*, le dire est partiellement déssubjectivisé par la construction d'une instance énonciative spécifique Sx relevant de l'espace des représentations partagées, ce qui bloque toute altérité.

Déssubjectivisé, et donc renforcé d'un point de vue argumentatif, le dire spécifié par *naturellement* et *bien entendu* obtient un caractère d'évidence, ce qui explique la commutation relativement facile de ces MD dans la plupart des contextes. Cependant, l'orientation nettement discursive et intersubjective de *bien entendu* constitue une contrainte qui rend difficile son emploi dans les contextes où p a une autonomie discursive par rapport au dire antérieur au sens où on ne peut pas avoir recours à son bon entendement en tant que garant de p.

RÉFÉRENCES

- Amiot, D. & N. Flaux. 2007. Naturellement en position détaché. Dans N. Flaux & D. Stosic (eds.), *Les constructions détachées : entre langue et discours*, 75–101. Artois Presses Université.
- Bonami, O. & D. Godard. 2008. Lexical semantics and pragmatics of evaluative adverbs. Dans L. McNally & C. Kennedy (eds.), *Adjectives and adverbs : syntax, semantics, and discourse*. Oxford University Press, USA.
- Culioli, A. 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation : opérations et représentations*. Paris : Editions Ophrys.
- Culioli, A. 2001. Heureusement ! Dans M. H. Mateus & C. N. Correia (eds.), *Saberes no tempo : Homenagem a maria henriqueta costa campos*, 279–284. Losboa : Edições Colibri.
- Franckel, J.J. & D. Lebaud. 1990. *Les figures du sujet : à propos des verbes de perception, sentiment, connaissance*. Paris : Editions Ophrys.
- Franckel, J.J. & D. Paillard. 2001. Mots du discours : Adéquation et point de vue. l'exemple de 'réellement', 'en réalité', 'en effet', 'effectivement'. Dans H. T. Valentim & B. Moreira (eds.), *Estudos linguísticos / linguistic studies* 2, 255–274. Losboa : Edições Colibri / CLUNL.
- Kisseleva, K. & D. Paillard. 1998. *Diskursivnije slova russkogo jazika*. Moskva : Metatekst.
- Molinier, C. & F. Levrier. 2000. *Grammaire des adverbes. Description des formes en -ment*. Genève- Paris : Droz.
- Morel, M.A. 1996. *La concession en français*. Paris : Editions Ophrys.
- Paillard, D. 1998. Les mots du discours comme mots de la langue. *Le Gré des langues* 14. 10–41.
- Paillard, D. 2000. Les mots du discours comme mots de la langue. *Le Gré des langues* 16. 99–120.
- Péroz, P. 1992. *Systématique des valeurs de bien en français contemporain*. Genève-Paris : Droz.
- Vladimirska, E. 2007. Le paradoxal et le naturel dans le discours : à propos de certains emplois de naturellement, à paraître. Dans *Actes du colloque "le paradoxe et ses usages"*. Université de Pécs.
- Vladimirska, E. 2008. À propos de 'naturellement', 'bien entendu' et 'bien sûr'. *Information Grammaticale* 3–7.

ADRESSE DE L’AUTEUR

Elena Vladimirska
Université de Lettonie
Latvijas Universitāte, HZF,
4a Visvalžu iela,
Rīga,
Latvia
vladimirskaia@yahoo.com